

L'ESSENTIEL EST INAUDIBLE AUX OREILLES

Par Olivier BAUER

Article paru dans Études Théologiques et Religieuses – Tome 76/2 – 2001 — pages 213-227

Ne doit-on prêcher que pour les oreilles ? Ou peut-on aussi prêcher pour les yeux, la peau, le nez ou la bouche ? Comment alors s'adresser à ces sens ? C'est à ces questions qu'Olivier Bauer s'efforce d'apporter des réponses qu'il considère comme modestes et partiales. À partir de l'expérience accumulée comme prédicateur et comme paroissien en Europe francophone et en Polynésie française¹, il défend l'hypothèse qu'un prédicateur doit mobiliser les cinq sens de ses paroissiens et qu'il ne peut d'ailleurs faire autrement.

Are we to preach to ears only? Or should we preach to eyes, skin, nose and mouth as well? On the ground of his own pastoral experience in French speaking Europe and in the South Pacific, Olivier Bauer suggests that our preaching should take in account, more consciously than it usually does, the diversity of sensorial perceptions.

I – Deux mauvaises raisons pour refuser de prêcher aux cinq sens

«Transformer un culte traditionnel en jeu de “kim” me paraît un vain effort»², a déclaré un théologien protestant lorsqu'il a eu vent de mon idée d'aborder le thème des cinq sens dans la prédication... Remarque typiquement protestante ou typique d'une théologie de la Parole. Tant que le prédicateur parle — même s'il parle mal ou trop — il reste dans son rôle. Mais qu'il sollicite d'autres sens que l'ouïe et il en sort. Deux arguments vont balayer cette idée fausse.

Prédication et liturgie

Certains voudront ne prêcher qu'aux oreilles puisque les autres sens sont déjà mobilisés dans la liturgie : le goût dans la Cène, la vue par l'architecture du temple, le toucher par le signe de paix et l'olfaction par le parfum du sapin de Noël. Ils répartiront les perceptions : l'ouïe pour la prédication, les autres sens pour la liturgie. Mais en contexte réformé, la liturgie mobilise surtout les oreilles pour entendre les mots, les chants et la musique et la prédication sollicite aussi les yeux, ne serait-ce que pour voir le prédicateur ! Il m'apparaît donc plus profitable de définir la prédication par son aspect de création, d'événement unique, alors que la répétition est caractéristique de la liturgie. Même si chaque élément liturgique a bien été une fois créé, même s'il n'est jamais reçu deux fois de la même manière, il reste que la liturgie est justement caractérisée par sa forme répétitive. Dans le culte, elle va fournir des repères qui permettront aux paroissiens de retrouver une structure fixe. La prédication, même si elle prend une forme rituelle, est un événement unique, créée par le

¹ J'ai consacré ma thèse de doctorat aux rites protestants polynésiens, me demandant notamment comment les cinq sens y étaient sollicités. Olivier BAUER, « *Quand faire, c'est dire* », *les processus de ritualisation dans l'Eglise évangélique de Polynésie française*, thèse soutenue en mars 2000 à l'Université de Lausanne.

² Pour celles et ceux qui n'ont jamais été scouts, je rappelle que dans le jeu de “kim”, le joueur doit reconnaître à l'aveugle des goûts, des odeurs ou des textures.

prédicateur pour un temps et des personnes donnés. Rien n'empêche d'imaginer une prédication qui s'adresse à d'autres sens que l'ouïe, pour peu qu'on lui garde cette dimension d'événement.

Un bon sens et des mauvais ?

Si l'on en croit Michel Serres, le bon sens des philosophes serait la vue : « Beaucoup de philosophies se réfèrent à la vue ; peu à l'ouïe ; moins encore donnent leur confiance au tactile comme à l'odorat³ ». Et aucune ne se réfère au goût ? La théologie protestante, tout aussi peu sensible au toucher et aux odeurs, se démarque pourtant de la philosophie. Car c'est à l'ouïe qu'elle accorde sa confiance. Elle l'exprime dans un principe fondamental : *fides ex auditu*. Luther l'a écrit : « Dieu n'a plus besoin des pieds ni des mains ni d'aucun autre membre ; il ne requiert que nos oreilles [...]. Car si vous demandez à un chrétien quelle œuvre l'a rendu digne du nom de *chrétien*, il ne pourra donner absolument aucune autre réponse que de dire que c'est l'écoute de la Parole de Dieu, c'est-à-dire la foi. C'est pourquoi les oreilles sont les seuls organes du chrétien, car il est justifié et déclaré chrétien non à cause des œuvres d'aucun de ses membres, mais à cause de la foi⁴ ». À cette survalorisation de l'ouïe correspond la dévalorisation de la vue, justifiée par ce commandement : « Tu ne te feras pas d'idole, ni rien qui ait la forme de ce qui se trouve au ciel là-haut, sur terre ici-bas ou dans les eaux sous la terre » (Ex 20/4).

Tout le respect que je dois à Paul et à Luther ne m'empêchera pas de mettre en question l'exorbitant privilège de l'ouïe. Elle ne mérite pas ce traitement de faveur. Il est temps d'abolir ce privilège ; j'en donne deux raisons.

Luther imaginait-il que l'oreille ne faisait que recevoir passivement la Parole de Dieu ? La citation pourrait le laisser croire. Or, cette idée est fautive. Comme les quatre autres sens, l'écoute implique une action humaine. Entendre une parole requiert une activité physique, comme voir, toucher, sentir ou goûter : « Très schématiquement dit, pour qu'il y ait sensation, il faut : l'action d'un *stimulus* sur un appareil récepteur ; que ce stimulus, en provoquant une modification locale, passagère et réversible, mais efficace, détermine une *excitation* à la partie périphérique du récepteur ; que cette excitation, pour entraîner une réaction générale, soit d'abord traduite, codée, puis transmise par un message *nerveux* ou *humoral* à une ou plusieurs stations régulatrices ; que le message nerveux parvienne, à travers quelques étapes, au cerveau qui va décoder le train d'ondes électriques ; que ce message décodé arrive enfin aux centres qui, grâce à une multitude d'agents, régissent la conduite globale de l'individu et enregistrent les expériences devant permettre d'*adapter* cette conduite dans le présent comme dans le futur⁵ ». L'excitation, la transmission, le décodage et la réaction sont bien des actions humaines. L'oreille n'est pas un vase que Dieu remplirait de paroles.

L'ouïe ne représente ni le sens fondamental de l'être humain — c'est par le toucher et l'odorat que le fœtus, dans le ventre de sa mère, reçoit ses premières informations — ni le sens le plus performant. « Le sens de la vue est le plus complexe de tous les sens humains. Au travers des yeux, le système nerveux reçoit plus d'information et à une plus grande vitesse que par tous les autres sens. On estime que 80-85 % des

³ Michel SERRES, *Les cinq sens*, Paris : Grasset & Fasquelle, 1985, p. 23.

⁴ Cité par Kathy BLACK, *Évangile et handicap, une prédication pour restaurer la vie*, traduit par J.-F. Rebeaud, Genève : Labor et Fides, 1999, p. 86.

⁵ Edmond ROUDNITSKA, « L'univers du Parfum » in : Jacqueline BLANC-MOUCHET – Martynne PERROT (dir.), *Odeurs*, Paris : Autrement, 1987, p. 81.

informations arrivent par les yeux, 10-15 % par les oreilles et 5 % par les autres sens⁶ ». L'oreille n'est efficace que dans un rayon maximum de six mètres. « En revanche l'œil peut, sans aide extérieure, enregistrer une extraordinaire quantité d'informations dans un rayon de cent mètres, et demeure encore un moyen de communication efficace à un kilomètre et demi⁷ ».

Avec Kathy Black, il faut reconnaître « que le fait d'entendre n'est pas indispensable à la foi et que le langage n'est pas ce qui nous constitue à l'image de Dieu⁸ ». L'homme est un être multisensoriel et il utilise tous ses sens pour découvrir et comprendre le monde qui l'entoure. D'où vient alors le privilège de l'ouïe ? On ne doit pas chercher la réponse du côté du récepteur, mais de l'émetteur. Ce n'est pas l'oreille que la théologie protestante favorise, mais la bouche, la parole et sa force de persuasion. Michel Serres l'a parfaitement compris : « Un événement sonore n'a pas lieu, mais occupe l'espace. Si la source reste souvent vague, la réception se diffuse, large et générale. La vue livre une présence, non le son. La vue distancie, la musique touche, le bruit assiege. [...] Le regard nous laisse libres, l'écoute nous enferme ; tel se délivre d'une scène, en baissant les paupières ou les poings sur les yeux, en tournant le dos et en prenant la fuite, qui ne peut se libérer d'une clameur⁹ ». L'utilisation presque exclusive de la parole ne dépend pas d'une hypothétique meilleure qualité spirituelle — elle serait plus spirituelle ou plus humaine, puisque la parole distinguerait l'être humain de l'animal —, mais de l'espoir d'une plus grande efficacité.

Ne nous leurrions pas ! Notre amour de la parole n'empêche pas les autres sens de fonctionner. La Réforme a probablement été autant marquée par des changements visuels (construction de temples sur de nouveaux modèles), olfactifs (refus d'utiliser l'encens et les cierges), tactiles (on ne touche ni ne baise plus les statues) et même gustatifs (le pain frais remplace une hostie désespérément fade) que par la prédication de nouvelles doctrines. Même si j'écoute religieusement une prédication, je ne peux inhiber mes sens pendant la durée du sermon. Si je peux encore m'abstenir de goûter, le temps d'une célébration, je ne peux pas éviter de voir, de sentir ou de toucher. Les sens restent actifs, même s'ils ne sont pas intentionnellement sollicités. Qui affirmera que la perception et la compréhension de la prédication ne sont pas affectées par toutes ces informations ? Car les sensations entraînent des représentations qui elles-mêmes déclenchent des sentiments. Anecdote personnelle qui date de la première fois que, de Neuchâtel, j'ai accompagné à moto ma femme à Toulon, la ville où elle avait grandi. Vers Bandol, j'ai tout à coup senti une odeur de pin, de sable et d'iode mêlée — sensation. Pour ma femme, c'était l'odeur du bord de la mer, celle qu'elle respirait depuis son enfance, mais pour moi, elle était l'odeur des vacances, des baignades en mer, du camping et des repas au restaurant — représentation. Ce parfum me mettait en joie — sentiment.

Parfois, le prédicateur n'est en rien responsable des sensations éprouvées. Tandis que je l'écoute parler, un bébé se met à pleurer ; je remarque un détail d'architecture ; j'essaie d'identifier qui porte le parfum que je respire ; je profite béatement de la chaleur du soleil sur ma joue. Le prédicateur doit-il tenir compte de ces sollicitations ? Lorsqu'il les perçoit lui-même, je crois qu'il devrait faire savoir qu'il a remarqué ce qui se passe. Le cas échéant, l'intégrer à son culte, en donner une interprétation.

Dans les *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, le curé des « Trois messes basses » a eu tort de ne pas partager la sensation qu'il éprouvait — « là-bas, tout contre la porte qu'ils entrouvrent et referment

⁶ Helmut WENZ, *Körpersprache im Gottesdienst*, Leipzig : Evangelische Verlagsanstalt, 1996.

⁷ Edward T. HALL, *La dimension cachée*, traduit par A. Petita, Paris, Seuil, 1971, p. 63.

⁸ K. BLACK, *Handicap*, *ibid.*, p. 87.

⁹ Michel SERRES, *Les cinq sens*, *ibid.*, p. 46.

discrètement, messieurs les marmitons qui viennent entre deux sauces prendre un petit air de messe et apporter une odeur de réveillon dans l'église tout en fête et tiède de tant de cierges allumés¹⁰ — la représentation qu'il s'en faisait — « deux dindes truffées, Garrigou... » — et le sentiment qu'elle lui inspirait — une impatience gourmande. Il n'était pas le seul à sentir la cuisine de fête, pas le seul à se réjouir du repas à venir. Peut-être aurait-il pu, Dieu me pardonne, ne célébrer qu'une seule messe au lieu de bâcler les trois !

Je me souviens que deux oiseaux sont entrés dans le temple quand je prêchais à Tahiti. Les suivant des yeux, nous avons tous vu qu'ils avaient construit leur nid dans une rosace au milieu du plafond. Que faire ? De fait, ces oiseaux dérangent ma prédication. J'aurais pu la terminer selon ce que j'avais prévu ou l'abrégé de peur que personne ne m'écoute plus. J'ai choisi d'attirer l'attention sur les oiseaux. J'ai demandé aux paroissiens de regarder le nid. J'ai donné un sens à l'événement : le temple était un endroit si accueillant que des oiseaux avaient choisi d'y bâtir leur nid. Ma parole interprétait ce que tous les yeux pouvaient voir.

Il arrive que le pasteur suscite des sentiments sans même s'en rendre compte. Une seule fois, je l'ai su lorsqu'une paroissienne m'a invité chez elle pour me raconter qu'elle s'était senti agressée par mon dernier culte. Ma prédication l'avait mise mal à l'aise, au point de penser que l'attaque était délibérée. Au cours du culte, elle avait chuchoté son sentiment à sa fille de vingt-cinq ans, assise à côté d'elle. La mère me confie que sa fille lui a répondu : « Ce n'est pas possible qu'il soit méchant, il a des yeux tellement gentils ! ». Heureusement, la vue relativisait ici la violence perçue par les oreilles.

Mais plus radicalement encore, le prédicateur pourrait délibérément prêcher pour les yeux, le nez, le palais ou la peau. S'adresser aux oreilles n'a rien de naturel. Si ce type de prédication semble aller de soi, ce n'est qu'à cause de la longue habitude dont il peut se prévaloir. Mais nous ne perdrons rien à solliciter un autre sens. Au contraire ! « Lorsque nous pensons à une personne sourde ou aveugle, nous imaginons quelqu'un qui est obligé de vivre dans un état de privation permanente, de souffrance et de solitude continue ; quelqu'un qui ne peut pas voir le jeu des nuages dans le ciel ni la perfection d'un bouton de rose qui s'ouvre sous le soleil ; quelqu'un qui ne peut entendre le murmure d'un ruisseau ou le rire d'un enfant. Mais qui nous dit que nous ne sommes pas soumis à semblable privation, nous qui n'avons pas conscience des nuances subtiles des vibrations que l'aveugle peut ressentir à l'écoute d'une symphonie de Mozart ? Nous qui ne savons pas dire dans quelle direction nous allons suivant que nous ressentons la chaleur du soleil ou la fraîcheur de l'ombre à gauche ou à droite ? Nous qui ne percevons pas les profondeurs de l'émotion procurée par le contact du bronze, de la courbe dessinée par le ciseau, de la marque des sillons qui donnent son expression à un visage sculpté ? Lorsqu'on devine la présence de l'être aimé en entendant ses pas dans l'allée, ou qu'on l'aperçoit à travers la fenêtre, ou qu'on respire son parfum dans l'air brassé par le mouvement de la porte d'entrée, le cœur n'a-t-il pas le même sursaut ? Dieu nous prend avec la vie que nous avons, et nous offre des occasions de transformation dans notre combat pour être bien¹¹ ». Contre une certaine paresse sensuelle, Kathy Black rappelle que le monde peut être perçu par d'autres sens que la vue et l'ouïe. Bien sûr, elle évoque des *handicapés*, qui n'ont pas la possibilité de voir ou d'entendre. Mais elle suggère qu'ils ne perdent pas forcément au change, que le voyant et l'entendant sont eux aussi privés de nombreuses informations. Que serait mon rapport aux autres, au monde et à Dieu, si je ne me contentais pas de les écouter ou de les regarder, mais que je les sentais, que je les touchais ou que je les goûtais ? Ou si, comme prédicateur, je donnais l'évangile non seulement à entendre, mais à voir, à sentir, à toucher ou à goûter ?

¹⁰ Alphonse DAUDET, « Les trois messes basses » in *Lettres de mon moulin*, Paris, Livre de Poche, 1999, p. 132.

¹¹ Kathy BLACK, *Handicap*, *ibid.*, p. 34.

II — Interlude interactif

Quelles sont les informations que vos sens vous apportent en ce moment précis ?

La vue : vous voyez vos mains qui tiennent ETR, la disposition de la page, les caractères avec lesquels cet article est imprimé ; et si vous levez les yeux, que voyez-vous ? Un paysage par la fenêtre, des gens, le mur de votre bureau, une image ou une icône ?

L'ouïe : vous avez peut-être allumé la radio ou écoutez-vous de la musique ? Ou alors, vous vous êtes immergé dans le silence d'une bibliothèque ? entendez-vous des bruits qui vous dérangent, des voix vous appellent, des bribes de conversation ou le bruit du train qui vous ramène chez vous ?

L'odorat : vous sentez l'odeur du papier, celle d'un parfum, le vôtre ou celui d'un autre ? Mais peut-être aussi celle du repas que vous allez partager ?

Le toucher : à coup sûr, vous touchez le papier sur lequel est imprimée la revue (éventuellement des photocopies, la sensation sera alors différente), vos pieds sont-ils serrés par les chaussures ou à l'aise dans des pantoufles ? Votre peau peut être irritée par un tissu trop rêche ou caressée par une matière douce ; vos poils se hérissent-ils à cause du froid ?

Le goût enfin : sirotez-vous un apéritif, grignotez-vous quelque chose ? Et quoi : du sucré, du salé ? vous reste-t-il encore le goût du café de la pause ou du fromage de midi ?

Je suis convaincu que les différentes perceptions que vous ressentez influencent votre lecture, comme elles ont influencé mon écriture. Peut-être pas fondamentalement, mais pour le moins dans les détails. Certains affects peuvent vous distraire, vous fâcher, vous réjouir... Remarquez que ma responsabilité n'est pas engagée bien loin. Elle se limite au sujet et aux mots de cet article. Je n'ai choisi ni le papier, ni la couleur de l'encre, ni la typographie. Et n'accablez pas les éditeurs d'ETR, ils ne maîtrisent pas les conditions dans lesquelles vous lisez ! Vous en êtes responsables pour une part, vous les subissez pour une autre.

III — Prêcher aux cinq sens

Dans son manuel de prédication, Fred Craddock donne le conseil suivant : « Passez régulièrement vos sermons au peigne fin et faites la chasse aux idées et aux concepts vagues et compliqués, que vos auditeurs ont de la peine à comprendre et encore plus à sentir [s'ir]. Quand vous en tenez un, essayez de l'exprimer par le truchement de l'un de nos cinq sens. Je ne prétends pas que toute vérité et toute réalité peuvent s'appréhender par les cinq sens, mais c'est souvent faisable. Dans les autres cas, les sens peuvent aider l'intellect à comprendre, trier, et éprouver les idées. L'exercice n'est pas facile, mais les auditeurs auront de la gratitude pour le prédicateur qui se montre sensible au poids de la rancune, à la chaleur de l'amitié, à l'odeur de la mort, au chant de la jeunesse, au goût du remords, à la couleur de la joie¹². » La proposition est séduisante, mais le prédicateur devrait faire un pas supplémentaire. Plutôt que de parler des impressions fournies par les sens, pourquoi ne pas s'adresser directement au sens concerné ?

Je ne reviendrai pas du tout sur la manière dont la prédication peut solliciter l'ouïe. Tous les paroissiens savent ce dont il s'agit. À propos de la vue, je dirai seulement que la prédication se déroule dans un « décor »,

¹² Fred B. CRADDOCK, *Prêcher*, traduit par Jean-François Rebeaud, Genève : Labor et Fides, 1991, p. 202.

dont le prédicateur est un élément. Sommes-nous assez sensibles au message qui est donné à voir ? Exemple : un handicapé en chaise roulante, lorsqu'il voit les quelques marches qui séparent la nef du chœur, sait que l'accès lui en est interdit. « Il y a une sorte de sous-entendu, tant dans l'Église que dans la société, selon lequel les personnes paralysées ont peu à offrir. Il y est bien entendu que le don est une réalité à sens unique : on fournit des services à ces personnes, mais on n'utilise pas les dons qu'elles ont à offrir¹³. »

Je préfère aborder les sens peu ou pas sollicités : le toucher, l'odorat ou le goût. Je m'avance sur un terrain peu sûr, manquant encore de jalons. Mais le risque ne me fera pas reculer, surtout qu'au cours de ma recherche, j'ai trouvé quelques guides. Pour les besoins de la démonstration, je vais distinguer le toucher d'une part, l'olfaction et le goût de l'autre. Mais il va de soi, je le répète, qu'une telle distinction ne vaut que sur un plan intellectuel. L'être humain perçoit la réalité avec tous ses sens simultanément.

Toucher

Le sens du toucher n'apparaît guère dans les réflexions sur la prédication. Que dire de cette absence ? S'agit-il d'une ignorance ou d'un refus délibéré ? Le toucher jouit — ou souffre — d'un statut particulier. Car c'est par la peau que se transmettent les sensations du toucher. Il implique donc un contact direct. Or nos codes culturels font des attouchements une marque de grande familiarité et les réservent à des personnes proches. En Europe occidentale, les contacts physiques représentent une intrusion dans la sphère intime d'un individu¹⁴. Lorsqu'ils sont choisis, ils peuvent provoquer de grands plaisirs, mais lorsqu'ils sont imposés, ils deviennent source de gêne. Il en va autrement dans d'autres cultures : nous avons tous en mémoire les longs baisers sur la bouche des dirigeants communistes ou les promenades main dans la main des hommes du Proche-Orient. Mais même « chez nous », les codes culturels varient. Les contacts physiques — baisers et étreintes — deviennent plus légitimes et fréquents, à mesure qu'on descend vers le Sud, un sud de l'Europe — faut-il y voir un rapport de cause à effet ? — peu protestant ! La rareté du toucher dans notre culte protestant résulte donc plutôt d'un refus, conséquence de notre conception de la pudeur.

Pourtant, trois moments du culte sollicitent directement le toucher des paroissiens : les salutations, le baptême et la bénédiction par imposition des mains. Mais ces trois gestes sont particuliers. Si les salutations impliquent un toucher socialement admis, les gestes de baptême et d'imposition des mains requièrent une demande explicite du paroissien ou pour le moins son accord tacite. Les enterrements sont à ce titre un cas d'école puisque l'employé des pompes funèbres signale parfois explicitement que « les honneurs seront rendus sans toucher ! » Cette interdiction s'explique par une volonté de maintenir une dignité dans une situation où l'émotion peut déborder. Mais la tristesse et la douleur rapprochent les gens. J'ai appris à Tahiti que les situations de deuil rendent les effusions légitimes et leur font perdre leurs sous-entendus sexuels. Rien d'étonnant à ce que certains transgressent l'interdiction et embrassent les endeuillés. Il suffit souvent qu'une seule personne se permette de « toucher » pour que toutes les autres fassent de même.

Prédication tactile

Chaque culte offre au moins un contact avec les sièges sur lesquels les paroissiens sont assis. En Europe, ce sont généralement des bancs en bois, intimement associés à l'idée que nous nous faisons d'un temple.

¹³ K. BLACK, *Handicap, ibid.*, p. 94.

¹⁴ La « distance intime » représente ici une sphère d'environ 45 cm autour d'une personne : E. T. HALL, *La dimension cachée, ibid.*, p. 147-150.

Mettez les fauteuils moelleux d'un lieu de culte américain¹⁵ dans un temple européen et les sensations visuelles d'abord, tactiles ensuite, changeront. Célébrez-y un culte et les représentations différeront selon le contexte culturel ; l'Américain se sentira « à l'église », mais l'Européen s'imaginera « au cinéma ». Enfin, les paroissiens exprimeront des sentiments divers : certains s'y sentiront mal à l'aise tandis que d'autres se réjouiront d'être enfin assis confortablement. Pour ma part, je reconnais un seul avantage aux bancs de bois. En obligeant les paroissiens à s'asseoir côte à côte jusqu'à se toucher ils favorisent les échanges. J'écris : « ils obligent », parce que nous savons tous que cette proximité n'est pas naturelle. Il est d'ailleurs symptomatique que, lorsque le temple le permet, les paroissiens préfèrent s'asseoir sur un banc encore vide, tout seul ou en famille.

La perception de la température appartient au registre du toucher. C'est la peau qui en ressent les variations. Si le temple est frais dans la canicule de l'été ou chaud dans le froid de l'hiver, la sensation est agréable. Mais s'il fait trop chaud, les paroissiens transpirent et attendent avec hâte la fin du culte, pour se rafraîchir. Et s'il fait trop froid, qu'ils restent engoncés dans leur manteau, ils ne se sentiront jamais dans le temple *comme à la maison*. Je sais que le prédicateur n'est pas responsable du climat et qu'il ne règle pas toujours le thermostat. Mais il devrait être conscient de l'effet de la température. Il pourrait en jouer. Un ventilateur dans un temple trop chaud fera sentir la fraîcheur de l'amour de Dieu. Et si, au cœur de l'hiver, les paroissiens sont invités à se rassembler autour d'un radiateur, ils redécouvriront cette fois-ci la chaleur de l'amour de Dieu. Une telle prédication vous semble futile ou simpliste ? Demandez-vous s'il est vraiment plus facile et plus précis de définir cet amour avec des mots...

Une *prédication tactile* devra travailler sur des « échelles de sensations¹⁶ » qui vont du lisse au rêche, du mou au dur, du chaud au froid, du sec à l'humide, du tranchant à l'arrondi, de l'entier au morcelé... En jouant sur les formes et les matières, le prédicateur pourra créer une véritable histoire à toucher pour accompagner la lecture biblique. Il distribuerait des objets à chaque paroissien ou leur demanderait de venir les toucher. Évidemment, ça ressemble à un jeu — on devrait même faire palper des objets à l'aveugle, pour que la vue ne vienne pas perturber la sensation induite par le toucher — et certains le réserveront aux enfants. Mais pourquoi se priver de ce qui pourrait nous aider à faire l'expérience de la dureté de la croix du Christ ou de la douceur et de la chaleur de la laine de l'agneau égaré ?

Le prédicateur pourrait enfin proposer aux paroissiens de se toucher les uns les autres. Le sourire que je vois naître sur votre visage à la lecture de cette dernière phrase : « se toucher les uns les autres », révèle bien l'ambiguïté des contacts et le malaise qu'ils peuvent provoquer. Faut-il autant s'en priver absolument ? Ce serait dommage, même si les affaires de pédophilie et d'abus sexuel nous rappellent la valeur de cette pudeur protestante tant brocardée. Il y a des gestes qui font sens. Le prédicateur qui laverait les pieds de ses paroissiens serait mieux compris que celui qui se contente de raconter cette histoire. Sœur Françoise, de la communauté de Grandchamp, propose comme image de la résurrection : « une caresse de Dieu qui laisse la main ouverte sans retenir¹⁷ ». Ne serait-il pas possible, un jour de Pâques, de demander aux paroissiens d'échanger ce geste-là avec leur voisin ? Une telle *prédication tactile* aurait l'avantage d'être réciproque et mutuelle. Elle impliquerait un échange entre les paroissiens qui deviennent, pour leurs voisins, les acteurs de cette prédication.

¹⁵ Bernard REYMOND, *De vive voix, oraliture et prédication*, Genève : Labor et Fides, p. 63.

¹⁶ E. ROUDNITSKA, « L'univers du Parfum » *art. cit.*, p. 83.

¹⁷ *États-généraux du culte*, colloque organisé par l'Institut Romand de Pastorale, à Crêt Bérard du 16 au 18 juin 2000.

Goûter et sentir

Qui s'étonnera que dans les trois ouvrages étudiés, je n'aie trouvé aucune mention du goût ou de l'olfaction ? De tous les repas, le culte chrétien n'en a gardé qu'un seul, la Cène. Et nous avons réussi à lui enlever tout caractère de repas !

Quant aux odeurs, c'est la modernité qui les a dénigrées. « Pendant des siècles, les odeurs furent réputées posséder des pouvoirs mortifères, mais aussi prophylactiques et curatifs. Elles furent tenues pour agents responsables de maladies, en particulier de la peste (nous en gardons le souvenir au travers des mots tels que pestilence et empester), tandis que les parfums étaient utilisés comme contrepoison aux miasmes¹⁸ ». Principes actifs, les parfums ont joué un grand rôle dans la vie sociale. Ils ont longtemps servi de médicaments. Dans le christianisme comme dans les autres religions, ils ont favorisé le contact avec la divinité, permis la transe et chassé les mauvais esprits. Ce n'est que dans l'Europe du XIXe siècle, avec son idéal de progrès, que les philosophes et les médecins se sont alliés pour déprécier l'odorat. « Sens ambigu, à la charnière de ceux de la distance (la vue et l'ouïe) et de ceux du contact (le goût et le toucher), sens animal, primitif, instinctuel, voluptueux, érotique, égoïste, impertinent, asocial, contraire à la liberté ; nous imposant, bon gré, mal gré, les sensations les plus pénibles, inaptés à l'abstraction, incapables de donner naissance à un art et encore moins de penser, impuissantes à sortir du solipsisme originaire de la subjectivité. Les raisons de dénigrer l'odorat sont nombreuses. Encore faut-il y ajouter la fugacité et l'évanescence de son objet, qui rendent difficile la désignation des odeurs et fournissent un argument supplémentaire à tous ceux qui tiennent l'olfaction pour résolument inférieure¹⁹ ». Les protestants, du moins ici et maintenant, en font partie, eux qui ont adopté l'attitude dite moderne des mouvements hygiénistes. « La chasse à la saleté est simultanément une chasse aux mauvaises odeurs, voire aux odeurs tout court. Sur la lancée de cette attitude quasi idéologique, les protestants en sont venus à vouloir que leurs temples soient exemplaires et, à la limite, ne dégagent plus d'odeur du tout²⁰ ». Paradoxe d'un sens dont on se méfie tellement qu'il faut n'en pas parler comme pour tenter d'en faire oublier la puissance.

Mais par une sorte de retour du refoulé, le parfum est revenu à la mode. Et c'est par l'économie qu'il a été réhabilité. Il se vend comme produit d'hygiène et de séduction. On sait que « le parfum de voiture neuve » fait vendre des voitures d'occasion, que nous achetons des détergents parfumés à la lavande ou à la citronnelle et que les croissanteries industrielles diffusent une odeur de pain chaud pour améliorer leurs ventes. L'utilisation massive des parfums témoigne de la redécouverte de leurs effets. Ils ravivent la mémoire, agissent sur le comportement et stimulent l'imagination. Sans tomber dans ces excès purement commerciaux — encore qu'il serait intéressant de mesurer l'effet de la diffusion d'une bonne odeur (mais laquelle ?) autour des temples le dimanche matin — nos cultes pourraient prendre les parfums au sérieux et s'en servir pour annoncer l'évangile. La fête de Noël ne doit-elle pas son succès aux odeurs qui y sont associées : sapin, bougies, orange, biscôme ou pain d'épices ?

Se préparer à prêcher

Comme il peut rechercher la définition d'un mot dans un dictionnaire, la situation d'un lieu dans un atlas ou l'apparence d'une plante dans un ouvrage de botanique, le prédicateur devrait connaître les goûts et les

¹⁸ Rosine LOB-IZRAELSKI, « Odorat, sens de l'empathie ? » in : *Odeurs et parfums*, Lausanne : Les Cahiers protestants 3, juin 1999, p. 2.

¹⁹ Annick LE GUERER « Les philosophes ont-ils un nez ? » in : J. BLANC-MOUCHET (dir.), *Odeurs, ibid.*, p. 49.

²⁰ B. REYMOND, *L'architecture religieuse des protestants*, Genève, Labor et Fides, 1996, p. 236.

odeurs qu'évoquent les textes bibliques sur lesquels il prêche. J'avoue mes lacunes : si j'ai déjà goûté le jus de grenade, les dattes ou le lait de chèvre, déjà senti l'encens, je ne connais pas le goût de la gazelle ni des herbes amères, je ne sais pas l'odeur du storax, de la myrrhe et du nard²¹.

Prêcher

Selon la phrase de Paul, Dieu nous utilise comme « la bonne odeur du Christ, pour ceux qui se sauvent et pour ceux qui se perdent ; pour les uns, odeurs de mort qui conduit à la mort, pour les autres, odeurs de vie qui conduit à la vie » (2 Corinthiens 2/14). Chaque prédicateur devrait d'abord s'assurer que sa propre odeur corporelle conduise bien à la vie...

Le prédicateur pourra faire découvrir des nourritures et des parfums bibliques, exactement comme il raconte un épisode biblique ou qu'il montre une photo d'un paysage palestinien. Les moyens pratiques existent : il suffit de distribuer des papiers buvards parfumés, de chauffer une essence dans un brûle-parfum ou de l'ajouter à l'eau d'un humidificateur. Le parfum illustre parfaitement la présence de Dieu : il est invisible, mais toujours présent, parfois discret, parfois entêtant ; il est fugace : on ne peut le saisir, mais il imprègne tout ce qu'il touche ; il est unique et multiple, il se révèle différent pour chacun d'entre nous. Reste à savoir quelle odeur utiliser ! Et c'est là que les choses se corsent. La perception des odeurs est tellement personnelle que le prédicateur ne devrait pas imposer aux paroissiens le parfum qu'il attribue à Dieu. Malheureusement, il n'existe pas encore de *commentaire odoriférant* qui permettrait d'éviter les contresens. L'Agence Romande d'Éducation Chrétienne (AREC) a proposé en 1995 aux paroisses l'objectif suivant : « Si au lieu de redire tant de choses justes, certes, mais déjà dites à Noël ou apprises par cœur, on faisait exprimer à des enfants la manière dont ils "sentent Dieu" : s'il était un parfum, Dieu serait...²² ». Pour découvrir le parfum de Dieu, la démarche — je la résume sommairement — incluait 4 étapes : 1) informer les enfants sur le rôle des parfums dans l'histoire de l'Avent ; 2) sortir dans la ville ou le village pour sentir les odeurs qu'exhale l'environnement ; 3) utiliser de la mémoire des odeurs pour créer une histoire qui raconte la présence de Dieu dans des parfums ; 4) *théâtraliser* l'histoire au cours d'un culte et diffuser les odeurs évoquées.

Outre qu'elle sollicite plusieurs sens (au moins la vue, l'ouïe et l'odorat), cette méthode présente l'avantage de ne pas laisser le choix des odeurs à la subjectivité du prédicateur. Les odeurs auront été repérées, choisies et interprétées par un groupe dans lequel les avis auront pu être portés au langage, confrontés, discutés et corrigés. Est-ce que les bonnes odeurs — parfum de fleurs, parfum de femmes — parlent de Dieu ? Quel sens ont les odeurs que nous jugeons mauvaises, celle des poubelles ou des vestiaires ? Quel message théologique transmettent les odeurs des voitures ou de la pluie en été ? L'odeur de l'hôpital rappelle les souffrances des êtres humains et le dévouement de ceux qui les soignent. Le partage en groupe me semble une précaution indispensable, à plus forte raison quand le prédicateur n'a pas de compétences suffisantes.

²¹ Voir la liste des récits bibliques à des parfums sont cités chez Isabelle GRAESSLE, « Dans le sillage des fragrances bibliques... », in *Odeurs et parfums, ibid.*, Lausanne : Les Cahiers protestants 3, juin 1999, p. 5-10. Elle signale l'existence d'un superbe coffret contenant 7 flacons de parfums composés d'extraits de plantes citées dans la Bible : E. FICHEROULLE et J.-L. ZIELBAUER, *Parfums de la Bible. Une archéologie de l'olfaction*, Luxembourg : Éditions Inspir, 1997. Pour une évocation des repas et des nourritures bibliques, lire l'ouvrage illustré de Ruth KEENAN, *La cuisine de la Bible*, Paris : Éditions de la Martinière, 1995 et préparer les recettes qu'elle propose ; ou, plus modestement, mon ouvrage : Olivier BAUER, *Le protestantisme à table*, Genève : Labor et Fides, 2000.

²² Je m'inspire ici d'une séquence proposée par l'Agence Romande d'Éducation Chrétienne et le metteur en scène Gérard DEMIERRE pour célébrer Noël en 1995 et 1996 : *Et si Dieu était un parfum. Notes théologiques et pédagogiques et liturgiques pour les animateurs du culte des enfants de 5 à 12 ans*. Collection de l'éducation chrétienne, AREC, Lausanne, 1996, p. 2.

Il pourrait s'entourer de gens qui ont fait des odeurs leur métier : parfumeurs, cuisiniers, œnologues, etc. Les odeurs et les interprétations ainsi retenues seront plus *parlantes* [sic] à l'ensemble des paroissiens.

Durant mon séjour à Tahiti, j'ai eu l'occasion d'expérimenter une *prédication olfactive*. Alors que je préparais un culte de Noël pour le Collège Pomaré IV, dont j'étais l'aumônier, je réalisais que je ne pouvais exploiter le symbole de la lumière. Comment utiliser une bougie pour dire la naissance de Jésus lorsque le culte de Noël se déroule à 10 h dans un des jours — caractéristique de l'hémisphère Sud — les plus longs et les plus chauds de l'année ? J'ai trouvé plus fidèle à l'Évangile de changer le symbole et d'imaginer que la naissance de Jésus pourrait être comme un parfum frais qu'on sent monter dans un bus bondé, au milieu des odeurs de transpiration. Il me fallut encore choisir un parfum. Une fragrance s'imposa à moi. Le *tiaré*, la fleur-emblème de Tahiti, me permettait d'exprimer la naissance du Sauveur dans la culture polynésienne. J'ai donc, au cours du culte, largement aspergé de parfum les élèves présents. Et ceux-ci ont pu emporter — et porter — toute la journée le parfum de l'Évangile.

Une *prédication gustative* doit donner à manger. Depuis plus de dix ans, des paroisses en Suisse romande célèbrent *l'agneau pascal*, le Jeudi Saint. On se rappelle l'Alliance de Dieu en s'asseyant à table, pour manger l'agneau rôti et les pains azymes de la libération d'Égypte puis pour partager le pain et le vin de la Cène. Le prédicateur pourrait aussi s'intéresser aux saveurs, en jouant, même si cette classification est trop réductrice, sur les quatre arômes : sucré, salé, amer et acide. L'allusion au sel de la terre conviendrait parfaitement : « Vous êtes le sel de la terre. Si le sel perd sa saveur, comment redeviendra-t-il du sel ? Il ne vaut plus rien ; on le jette dehors et il est foulé aux pieds par les hommes » (Matthieu 5/13). Si chaque paroissien pouvait goûter combien le sel peut améliorer un plat — disons même un simple œuf dur —, il comprendrait certainement mieux le rôle du chrétien. Mais on pourrait pousser l'exercice plus loin et lui faire goûter de l'eau douce et de l'eau salée. Cette fois le sel, loin d'améliorer l'eau, la rend simplement imbuvable. On pourrait ainsi faire comprendre aux paroissiens qu'un chrétien doit savoir adapter sa conduite. Dans l'eau, on le préférerait « *sirop de la terre* », ce qu'une dégustation démontrera facilement. La sollicitation du goût pourrait ajouter quelque chose à la compréhension d'un texte trop connu.

Je n'ignore pas les problèmes pratiques que peut poser une prédication gustative. L'heure du culte le situe en principe entre deux repas. Nos temples sont rarement équipés d'une cuisine. Il est difficile de donner à manger à des gens assis en rang sur des bancs. On peut toutefois décider, pour le pire, de distribuer dans le temple une nourriture à déguster ou, pour le mieux, célébrer le culte dans une salle plus propice au repas. Le temple est fait pour le culte et non le culte pour le temple. Pourquoi Jésus dispense-t-il souvent son enseignement au cours de repas ? Parce qu'il sait que c'est à table que les oreilles s'ouvrent. Que la vérité fasse mal – révélation de la trahison de Judas (Matthieu 26/21-25) — ou qu'elle fasse du bien — annonce de la prochaine grossesse de Sara (Genèse 18/10) —, c'est à table qu'elle se dit. Les prédicateurs devraient s'en inspirer. Certaines prédications, plus incisives, passeraient certainement mieux autour d'une assiette et d'un verre.

IV — Conclusions transversales

Il est possible de prêcher pour d'autres sens que l'ouïe ou la vue. Comme il y a des signes audibles et visibles, on pourrait imaginer des signes à toucher, à sentir ou à goûter. Je ne vois pas là de problèmes, si ce n'est la force de l'habitude et la crainte de la nouveauté. Mais ce petit parcours autour des cinq sens aura fait apparaître trois éléments importants, y compris pour celle qui continuerait à prêcher aux seules oreilles.

Le fond d'une prédication reste essentiel, mais la forme l'est tout autant. Le même message peut être donné à entendre, à voir, à toucher, à sentir ou à goûter. Chaque prédicateur choisira le sens le plus performant,

le plus adéquat à son propos, en se souvenant que plus elle mobilise de sens, mieux les paroissiens retiendront son message.

Nous savions déjà combien il est difficile d'éviter les malentendus lorsque nous parlons. Mais ces difficultés apparaissent plus grandes encore quand nous tenons compte des informations que reçoivent les cinq sens. Le message visuel peut contredire le message oral, c'est l'exemple le plus fréquent. Mais il peut aussi être brouillé par une odeur ou des bruits dont le prédicateur n'est pas responsable. Dans la mesure du possible, il devrait être attentif à chacun des cinq sens et veiller, dans sa préparation et sa prédication, à faire coïncider les informations que reçoivent ou perçoivent les cinq sens.

Lorsqu'il choisit de solliciter le toucher, l'odorat ou le goût, le prédicateur est vite confronté à ses limites. Si la formation pastorale classique convient pour assurer une prédication auditive, elle ne permet guère de maîtriser d'autres formes de prédication. D'autant plus que, contrairement aux mots, les goûts et les odeurs n'ont pas la même signification pour chacun d'entre nous. Prêcher aux cinq sens réclame donc de redécouvrir le travail en équipe et le partage des responsabilités.

L'essentiel est inaudible aux oreilles. C'est heureusement inexact. Mais l'essentiel peut aussi bien être donné à voir, à toucher, à sentir ou à goûter.